

Topographies romanesques,
colloque Figura organisé par Audrey Camus et Rachel Bouvet
à l'Université du Québec à Montréal
du 4 au 6 décembre 2008
détail des interventions

JEUDI 4 DECEMBRE, salle des Boiseries (Pavillon Judith-Jasmin, 1495, Rue Saint-Denis)

18h00 – Conférence de Pierre Senges, « Alice et les effets de réel »

Les recherches effectuées lors de l'écriture de *La Réfutation Majeure* m'ont amené à constater l'existence d'une manie qu'on aurait pu croire réservée à quelques savants loufoques : la localisation des lieux imaginaires. Le paradis, l'enfer, l'Atlantide, les rivages de *L'Odyssee*, aucun territoire de fiction n'aura échappé à ce désir de lui assigner une place au sein d'une géographie officielle. Observer ce désir, le prendre au sérieux, et tenter d'en comprendre les raisons, sera l'occasion de se demander comment la fiction voisine avec le réel, et comment la créature humaine habite son univers, partagée entre matière et pensée abstraite.

Le détour par les géographies fabuleuses, les comptes-rendus de voyage et les utopies nous permettra peut-être de comprendre comment s'écrivent les récits, comment ils sont lus, comment s'exercent le doute et la crédulité, et comment un espace fictionnel s'inscrit dans un autre, plus vaste, celui où nous nous trouvons – celui où se déroulent de savants colloques.

Cela devrait nous permettre de voir comment la fiction tente d'usurper la topographie, en lui substituant la sienne, et avec elle ce que l'on appelle paresseusement la réalité. C'est sur cette question de la réalité (sa définition, sa description, ses attributs) que devrait se terminer cette conférence – on fera défiler devant nous ces *Effets de Réel* si souvent évoqués à propos de romans, comme on faisait marcher des indigènes du Nouveau Monde sous les yeux des Rois Catholiques : à la fois preuves et divertissement.

Auteur aux éditions Verticales de plusieurs livres, dont *Veuves au maquillage* (2000), *Ruines-de-Rome* (2002), *La Réfutation majeure* (2004, Folio Gallimard 2007), *Fragments de Lichtenberg* (2008). Auteur également de plusieurs fictions radiophoniques pour France Culture et France Inter (entre autres, Un immense fil d'une heure de temps, feuilleton en 5 épisodes réalisé par Marguerite Gateau).
À paraître : *Les Carnets de Gordon McGuffin* (en collaboration avec Nicolas de Crécy, Futuropolis, janvier 2009)

19h00 – Cocktail

VENDREDI 5 DECEMBRE, salle D-R200 (Pavillon Athanase-David, 1430 Rue Saint-Denis)

9h15 – Mot de bienvenue et introduction

Présidence de séance : Jean-François Hamel, UQAM

Arpenter

9h30 – Yves Baudelle, Université de Lille III, « Noms de pays ou pays des noms ? : toponymie et référence dans les genres narratifs »

« S'est-on assez interrogé, à propos du roman, sur les noms de pays ? Longtemps, l'enquête de terrain a prévalu, qui tâchait de retrouver, derrière la toponymie romanesque, une topographie réelle, à l'instar d'André Ferré dans sa *Géographie de Marcel Proust* (1939) : c'était appliquer à la géographie les méthodes positivistes de l'ancienne critique. Autant de naïvetés et d'illusions référentielles aux yeux de nos modernes, qui n'eurent de cesse de proclamer au contraire le caractère purement verbal de la géographie fictionnelle, réduite à un glossaire de toponymes imaginaires. Et de substituer ainsi aux *noms de pays* une sorte de *pays des noms*, introuvable sinon dans un univers parallèle au nôtre.

À la suite de la logique modale, on se propose ici de sortir de cette alternative excessivement rigide en montrant que la géographie fictionnelle est graduée et que sa référentialité a des degrés. En somme, il s'agit d'introduire des courbes de niveaux dans la cartographie littéraire.

Selon qu'ils sont plus ou moins réalistes ou soucieux de s'ancrer dans l'espace empirique, les romans sont plus ou moins denses en noms de lieux, et plus ou moins situables. La morphologie des toponymes forgés obéit elle-même plus ou moins aux règles du code onomastique, suivant la sensibilité du récit aux lois du vraisemblable.

À partir de là, on sera alors en mesure, conformément au programme du colloque, d'établir au sein du corpus narratif une corrélation entre les noms de lieux et les frontières génériques, suivant tout un dénivelé qui confirmera que la « fictionnalité » vs. la « factualité » des genres narratifs est aussi, pour ainsi dire, une question d'hypsométrie.

Ancien élève de l'ENS de la rue d'Ulm, Yves Baudelle est professeur à l'Université de Lille 3, dont il codirige l'équipe de recherche en littératures française et comparée (équipe d'accueil « Analyses littéraires et histoire de la langue »). Vingtiémiste, il a collaboré à l'édition d'*À la recherche du temps perdu* dans « la Pléiade » (1989) et publié de nombreux volumes collectifs sur des romanciers français (Jouve, Céline, Sarraute, Arland...), notamment dans *Roman 20-50*, périodique qu'il dirige depuis 1997. Poéticien (éd. de *Nouvelles et Nouvellistes au XXe s.*, P. U. de Lille, 1992), il est depuis son doctorat (*Sémantique de l'onomastique romanesque*, Paris 3, 1989) spécialiste d'onomastique et de géographie romanesques – et plus largement, des problèmes de référence dans la fiction –, domaines sur lesquels portent la plupart de ses travaux. Dernier ouvrage paru : *Bernanos, le rayonnement de l'invisible*, PUF, 2008.

10h00 – Audrey Camus, Université McGill, « Espèces d’espaces : vers une typologie des espaces fictionnels »

L’univers romanesque s’ancre dans un espace qui, loin de constituer le seul décor de la diégèse, la fonde tout entière. Comme l’affirmait Charles Grivel à propos du roman réaliste, « la localisation procure (conjointement) la vraisemblance du texte », et « l’institue (conjointement) < réalité > ». Si l’on est porté à l’oublier, c’est précisément parce que cet espace est fondamental, et parce que dans la plupart des cas, il cherche à coïncider avec le nôtre. L’absence de localisation ou une localisation problématique nous le rappellent en ce qu’elles tendent à mettre en cause l’existence du monde représenté. En raison des processus d’inférence qui président à la lecture, une chambre ou un chemin fonctionnent en effet comme représentants de la totalité géographique du livre, qu’ils résument par synecdoque, comme ils résument les lois naturelles et physiques dont ils sont le signe – fournissant ainsi des indications d’ordre générique. C’est cette relation que l’on se propose d’étudier, les diverses modalités dont elle procède et les variations dont elle fait l’objet, pour tâcher d’élaborer une typologie des espaces fictionnels.

Docteur de l’Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, Audrey Camus est l’auteur d’une thèse sur le Pays Imaginaire dans la littérature française du XX^e siècle. Membre associée du centre Figura, elle mène actuellement une recherche postdoctorale sur l’hybridité et les frontières du roman français moderne à l’Université McGill. Son travail articule aux problématiques des genres et de la fiction une réflexion sur l’espace du roman dans une perspective poétique et théorique ; elle a publié divers articles et chapitres de livre traitant de ces questions et dirigé le numéro de la revue *Études françaises* à paraître à l’hiver 2009.

10h30 – Pause

Parcourir

11h00 – Benoît Doyon-Gosselin, Université Laval, « Pour une herméneutique des espaces fictionnels »

Depuis une dizaine d’années, l’étude de l’espace dans la littérature s’impose surtout grâce au développement de la géocritique (Bertrand Westphal). Dans ma communication, à partir d’une réflexion sur les lacunes ou plutôt le parti pris de la géocritique, je souhaite montrer comment il est possible de comprendre et d’interpréter les espaces romanesques à partir d’une herméneutique des espaces fictionnels qui repose en partie sur les travaux de Denis Bertrand, de Fernando Lambert et du géographe Mario Bédard. Dans une perspective d’une herméneutique des espaces fictionnels, la compréhension se trouve liée à la description des *figures spatiales* que l’on trouve dans un roman. L’explication se produit lorsque l’on détermine la *configuration spatiale* de l’œuvre, en mettant en lumière les oppositions et la complémentarité entre les différentes figures comprises comme un ensemble signifiant. L’interprétation passe par la *refiguration spatiale*, c’est-à-dire un travail d’appropriation de la configuration spatiale par le lecteur. Cette approche, intimement liée aux processus de lecture (Gilles Thérien), permet entre autres de se pencher sur une œuvre en particulier ce que la géocritique exclut. Au cours de la refiguration, les signes spatiaux sont intégrés dans un système de signes plus englobant ce qui permet à certaines figures de signifier plus et autrement. Je terminerai en évoquant brièvement l’œuvre exemplaire de France Daigle.

Benoit Doyon-Gosselin est professeur adjoint au département des littératures de l’Université Laval. Spécialiste des littératures francophones du Canada, il a publié dans *Les Cahiers franco-canadiens de l’Ouest, Voix et images, Port-Acadie* et dans de nombreux collectifs. Il dirige un numéro de la revue *Voix et images* qui porte sur l’écrivain acadien Herménégilde Chiasson et qui paraîtra en 2009.

11h30 – Rachel Bouvet, Université du Québec à Montréal, « Topographier : un acte essentiel pour la compréhension de l’espace romanesque »

S’interroger sur la manière dont le lecteur construit l’espace du roman implique plusieurs remises en question : 1. On considère généralement que l’espace romanesque possède des caractéristiques très différentes de celles de l’espace réel. Comment peut-on faire fi de l’expérience spatiale propre au lecteur et acquise dans toutes sortes de situations, littéraires et extra-littéraires ? 2. L’espace apparaît rarement comme une catégorie problématique au sein des théories littéraires, contrairement à celles du temps, de l’action ou du sujet. Pourtant, n’est-elle pas, d’une certaine façon, celle que l’on connaît le moins ? 3. Dans quelle mesure certaines dimensions spatiales mises en évidence par les critiques ne sont-elles pas tributaires des filtres propres aux lecteurs ? L’analyse de l’acte de lecture de *La quarantaine*, de J.M.G. Le Clézio, permettra de réfléchir à l’élaboration des configurations spatiales en cours de lecture et au rôle des cartes mentales, véritables supports sur lesquels viennent s’inscrire les images des lieux. Topographier – écrire les lieux, à la manière d’un géographe –, ne vise pas tant à atteindre une certaine objectivité qu’à accroître le plaisir de lecture. Si la découverte première de l’espace fictionnel donne souvent l’impression de s’immerger dans un autre univers, l’analyse conduit à revisiter tous ces lieux devenus familiers et à saisir avec plus d’acuité les lignes de force, les paysages et les subtilités de l’espace romanesque.

Professeure titulaire au Département d’études littéraires de l’UQÀM, Rachel Bouvet mène des recherches sur le fantastique, l’exotisme, la géopoétique et les théories de la lecture. Elle a publié deux essais, *Étranges récits, étranges lectures* (1998 ; réédité aux PUQ en 2007) et *Pages de sable. Essai sur l’imaginaire du désert* (XYZ, 2006). Elle a également co-dirigé plusieurs ouvrages : *L’espace en toutes lettres* (Nota Bene, 2003), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature* (L’Harmattan, 2006), *Théories et pratiques de la lecture littéraire* (PUQ, 2007) et *La carte. Point de vue sur le monde* (Mémoire d’encrier, 2008). Membre de Figura, le Centre de recherche sur le texte et l’imaginaire, elle est responsable de *La Traversée*, l’Atelier québécois de géopoétique.

Présidence de séance : André Carpentier, UQÀM

Façonner (I)

14h00 – Marie-Hélène Boblet-Viart, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, « Neutralité topographique et virtualité romanesque : la poétique fabuleuse d’André Dhôtel »

De *Nulle part* (1943) à *Je ne suis pas d’ici* (1982), les lieux neutres, « nuls », monotones, constituent l’univers dhôtelien. Les fictions racontent des passages, des circulations, des pèlerinages sans but : selon une science consommée de l’égarement, les personnages errent plus qu’ils ne conquièrent, approchent plus qu’ils n’entrent, s’égarent plus qu’ils n’arrivent. Ils suivent une boussole intérieure, une curiosité et une confiance qui mènent leurs pas. Leur façon d’habiter l’espace et le temps, leur art de la vacance est indemne du souci, de l’intention et du projet. Proches des

déambulateurs du Nouveau Roman ils ne sont toutefois ni invalidés par le soupçon, ni écrasés par l'angoisse. Leurs cheminements labyrinthiques dessinent plutôt des orientations possibles, hasardeuses, guidées par l'intuition de leur appartenance au monde, et de la profondeur de ce monde. La pratique de la bifurcation ouvre une poétique fabuleuse de la suggestion. Inventant des récits sans ambition ni intrigue romanesques, Dhôtel propose des romans de l'ailleurs qui sont aussi un ailleurs du roman, renouant avec les « premiers temps » du conte.

Marie Hélène Boblet-Viart est maître de conférences en littérature et civilisation française à l'Université Paris III, ses domaines de recherche sont le roman du vingtième siècle (Beckett, Duras, Sarraute, Pinget, Claude Mauriac, Sylvie Germain), les écritures dialogales et la question de l'hybridité générique (roman/mémoires, roman/théâtre). Elle a publié *Le roman dialogué après 1950. Poétique de l'hybridité*, Paris, Editions Honoré Champion, 2003. Elle est également l'auteur d'une édition critique du *Grand Meaulnes*, Paris, Editions Honoré Champion, à paraître en 2009, et travaille actuellement sur les « Terres promises du roman : l'émerveillement dans le roman français du XXème siècle »

14h30 – Élisabeth Nardout-Lafarge, Université de Montréal, « Hauteurs de Richard Millet »

Richard Millet situe dans le village de Siom, en Haute-Corrèze, toute une partie de son œuvre romanesque, de *La Gloire des Pythre* (1995) à *Dévotions* (2006). Je me propose de retracer les fonctions de ce lieu, le rôle qu'il joue dans le déploiement d'un cycle romanesque dont il constitue l'axe central, la topographie et la sociographie qu'il met en œuvre. En m'appuyant sur les travaux de Coyault-Dublanchet (2002) et Laurichesse (2007), je m'efforcerai de montrer comment les romans successifs construisent ce lieu fictif, dans une tension entre la référence autobiographique oblique à Viam, village natal de l'auteur, et la référence intertextuelle aux modèles littéraires de l'invention de lieux, en particulier Faulkner et Gracq. Enfin, je me demanderai comment ces romans, où s'affirme, par toute une série de signes, une posture esthétique anachronique, mettent pourtant à l'épreuve les conventions de la représentation réaliste de l'espace et, ce faisant quelles questions ils posent au genre du roman.

Élisabeth Nardout-Lafarge est professeur titulaire au Département des Littératures de Langue française de l'Université de Montréal et directrice du Centre Interuniversitaire de Recherche sur la Littérature et la Culture Québécoise (C.R.I.L.C.Q.). Spécialiste de la littérature québécoise contemporaine, elle a notamment publié un essai, *Réjean Ducharme. Une poétique du débris* (2001), en collaboration avec Ginette Michaud, le collectif *Constructions de la modernité au Québec* (2004), et avec Michel Biron, François Dumont et Martine-Emmanuelle Lapointe, une *Histoire de la littérature québécoise* (2007).

15h00 Pause

Façonner (II)

15h30 – Claude Murcia, Université Diderot Paris VII, « Les romans de Juan Benet: un exemple de géopoésie »

L'espace dans lequel se déroulent toutes les fictions de Juan Benet est un espace inventé – nommé Région – dont le narrateur décrit d'abondance la réalité physique, géographique et géologique. L'auteur alla même jusqu'à en dresser une carte topographique qui présente un caractère étonnamment scientifique. Une telle primauté accordée à la topographie, qui met en évidence l'importance de la contingence géographique sur l'Histoire, l'imaginaire collectif et les consciences individuelles peut évoquer une « géopoésie » pensée sur le modèle deleuzien. Cet espace imaginaire se caractérise par sa violence et une configuration labyrinthique qui se retrouve au niveau de l'écriture dans une syntaxe complexe, égarante, néobaroque.

Professeur de littérature comparée et d'études cinématographiques à l'université Diderot-Paris 7, Claude Murcia est traductrice littéraire (de l'espagnol). Elle a introduit en France l'œuvre de Juan Benet, dont elle a traduit six volumes aux Éditions de Minuit, et trois volumes aux Éditions du Passage du Nord-Ouest. Le dernier – *Une Méditation* – a obtenu le prix de la traduction littéraire de la ville d'Arles en 2007. Elle est aussi traductrice de théâtre (théâtre espagnol et hispano-américain, Calderón de la Barca), et auteur de nombreux articles sur la littérature moderne, sur les cinémas de la modernité, sur les relations entre littérature et cinéma. Elle a publié *Nouveau roman, nouveau cinéma*, Nathan 1998 ; *Juan Benet - Dans la pénombre de Région*, Nathan, 1998 ; *Un chien andalou, l'Age d'or*, de Buñuel, Nathan 1994 ; *Femmes au bord de la crise de nerfs*, de P. Almodóvar, Nathan, 1996.

16h00 – Yves Clavaron, Université Jean Monnet Saint-Étienne, « Topographie d'une Afrique sans nom, ou les apories du chronotope impérial dans *Waiting for the Barbarians* de J.M. Coetzee »

Quoique le cadre spatio-temporel du roman *Waiting for the Barbarians* ne soit pas explicitement identifié, beaucoup y reconnaissent l'Afrique du sud au temps de l'apartheid. L'Empire évoqué par Coetzee se construit sur le « modèle forteresse » décrit par Deleuze et Guattari car la structure impériale constitue une force d'homogénéisation face à l'espace extérieur, celui des barbares et des nomades, qui privilégie la variabilité et « la polyvocité » des directions, de type rhizome. L'espace impérial tente de bloquer toute possibilité d'évolution, toute déterritorialisation, notamment en ses marges poreuses et fluctuantes, si bien que le nomadisme, constamment contenu, n'est jamais euphorique. Le chronotope dans *En attendant les barbares* repose sur une perception utopique de l'espace et mythique du temps. Par l'effet centripète qu'exerce la garnison coloniale assiégée, la spatialisation tend à une forme de blocage, redoublé par la temporalité, qui passe de l'achronie des commencements au temps mythique de l'attente après une brève historicisation. L'événement historique se produit, est surmonté, et il reste, à la fin, le paysage, l'espace de l'Empire, mais en attente d'une catastrophe, apocalypse nécessaire avant une régénération. L'entrecroisement spatio-temporel à l'œuvre dans la topographie romanesque d'*En attendant les barbares* aboutit à une fable et une allégorie, construction déréalisante et fictionnalisante, qui invite à réinterpréter les modalités de l'engagement d'un écrivain écartant le réalisme.

Yves Clavaron est professeur de Littérature générale et comparée à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne. Ses domaines de recherche sont la littérature de voyage les relations littérature et espace, roman et géographie ; littératures coloniales et postcoloniales. Publications les plus récentes : *Le Génie de l'Italie, Géographie littéraire de l'Italie à partir des littératures américaine, britannique et française (1890-1940)*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2006, 562 p ; Co-édition avec B. Bijon et B. Dieterle, *Le Mezzogiorno des écrivains européens. Europeans Writing the Mezzogiorno*, Presses Universitaires de Saint-Etienne, 2006, 296 p ; Co-édition avec B. Bijon, *La Production de l'étrangeté dans les littératures postcoloniales* à paraître chez Champion courant 2009.

9h00 – Lucia Manéa, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand II, « Configurations de l'espace renaissant dans le roman historique : les cas de *L'Œuvre au Noir* et de *Rouge Brésil* »

Nous nous proposons d'examiner la manière dont l'espace renaissant est reconstruit dans deux romans historiques : *L'Œuvre au Noir* (1968) de Marguerite Yourcenar et *Rouge Brésil* (2001) de Jean-Christophe Rufin. Nous partons du constat que les configurations spatiales se cristallisent d'abord par rapport à un espace culturel et érudit, ensuite à un espace focalisé par les personnages. La lutte que mènent les personnages afin d'échapper au monde clos, afin d'accéder à l'ouverture et à la libération est rendue visible par les écrivains grâce aux chronotopes du mouvement, qui représentent des centres organisateurs des principaux événements du roman, des principes générateurs de l'action. Dans le but de référentialiser l'espace, les chronotopes d'ordre général (rencontre, grand chemin) sont particularisés dans le roman historique pour faire signifier la Renaissance, pour condenser et rendre concrets des indices de l'époque. C'est cette métamorphose des chronotopes que nous analyserons en vue d'identifier les éléments du roman historique qui sollicitent les aspects géographiques du monde renaissant, en faisant intervenir une cartographie érudite. Nous pensons montrer de la sorte que le propre du roman historique est de transformer les chronotopes en fonction d'une vue sur l'époque représentée.

Docteure de l'Université Laval (Québec), elle effectue présentement des recherches postdoctorales à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand II. Dans le cadre de son projet, financé par le Conseil de Recherches en Sciences Humaines (CRSH) du Canada, elle organise une journée d'étude intitulée « Mémoire(s) de l'espace : configurations spatiales et (re)constructions identitaires » et prépare une version remaniée de sa thèse qui sera soumise aux Editions Champion en 2009. En plus de l'articulation entre espace et mémoire, espace et identité, elle s'intéresse aux représentations de la spatialité dans les récits de voyages au XVI^e siècle, à la construction de l'espace dans le roman contemporain et dans le roman historique, de même qu'aux relations texte-image. Elle est un des auteurs de *L'Album illustré de « L'Œuvre au Noir » de Marguerite Yourcenar* (Alexandre Terneuil, éd., Tournai, La Renaissance du Livre, 2003).

9h30 – Lucie Desjardins, Université du Québec à Montréal, « Topographie romanesque et anthropologie au XVII^e siècle ».

Le roman du XVII^e siècle aime à multiplier les fictions allégoriques en recourant massivement au modèle cartographique qui organise également la réflexion morale. Élaborée dans le salon de Madeleine de Scudéry, intégrée dans le roman de *Clélie*, la *Carte de Tendre* est sans doute la plus célèbre, mais elle n'est pas la seule. Représentatives d'un nouvel espace social et moral, ces fictions proposent un « état des lieux » de l'anthropologie morale. Louis Van Delft a en effet montré tout ce que la caractériorité classique devait à la représentation de l'espace.

Nous étudierions donc la place de la cartographie dans le roman à partir de quelques fictions qui mettent en scène une île imaginaire. *L'île des Hermaphrodites* (1605); la *Carte du Royaume de coquetterie* (1654) de d'Aubignac, une île vers laquelle on embarque par gros temps, mais que l'on peut quitter sous la conduite du *Capitaine Repentir*, *La carte de la Cour* (1663) de Gabriel Guéret, qui se présente comme un itinéraire destiné à faciliter l'ascension sociale ; et, enfin, la *Description de l'île de portraiture et de la ville des portraits* (1659) de Charles Sorel.

À partir de ce corpus, il s'agira donc d'examiner les différentes stratégies de ces cartes imaginaires en poursuivant la réflexion d'Alain Viala qui a montré comment ces fictions allégoriques avaient permis de constituer l'imaginaire du « premier champ littéraire » à travers la représentation topographique. En posant le monde comme topographie, le roman du XVII^e siècle forge un instrument de connaissance morale, qui permet à tout instant à son lecteur de comprendre le monde, de le déchiffrer, pour savoir s'orienter et, surtout, y vivre.

Lucie Desjardins est professeure au Département d'études littéraires de l'UQAM. Elle travaille principalement sur la question du corps et de l'intimité, sur la critique de la représentation et les discours de la morale aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ses travaux sur la physiognomonie, le portrait et le miroir qui ont donné lieu à la publication de plusieurs articles sont, chaque fois, placés au cœur d'une réflexion sur les questions relatives à la représentation, à l'histoire des idées et à la transmission des savoirs. Elle a notamment publié *Le corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII^e siècle*, ouvrage dans lequel elle étudiait la question des transferts de savoirs à l'œuvre dans différents discours qui traitent de la représentation des passions au XVII^e siècle (romans, textes scientifiques, écrits sur la peinture, etc.). Ses recherches actuelles portent plus particulièrement sur les transferts culturels et les médiations entre croyance et culture sous l'Ancien Régime et, en particulier, sur diverses formes de superstition : croyance aux spectres, aux revenants et aux vampires, astrologie judiciaire, cruentation, magie.

10h00 – Céline Schmitt, Université Le Mirail, Toulouse II, « Le regard en marche, la promenade rousseauiste ou le passage de la topographie à la scénographie. »

Le jardin de l'Élysée dans *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau inaugure une nouvelle fonction de l'espace dans le texte. Il ne s'agit pas d'une topographie décrite mais d'une scénographie vécue, une topoiétique. À la fois en marge et pivot du texte, elle s'y insère pour provoquer son explosion. La promenade instaure une rhétorique corporelle qui bouleverse le statut de l'espace, du texte et de l'image. Elle suscite une phénoménologie du regard qui ouvre une nouvelle représentation du monde. L'introduction dans le texte du dispositif scénique produit une véritable révolution de la représentation. Il instaure une pensée par l'image qui évolue au rythme du regard dans l'espace et se dérobe à la logique discursive voire la transgresse, la déchire. Ce n'est plus le discours qui impulse et produit des images mais les images qui appellent et suscitent une parole renouvelée : l'herméneutique. Le rythme narratif coïncide avec l'algorithme de l'émotion, une expérience du vertige produite par l'immersion dans un ordre spatial. La figure du promeneur engendre un regard qui se comporte comme un toucher, un œil qui évolue avec le corps tout entier, pris dans une tension dramaturgique avec l'espace. Autant que le champ visuel d'une action éloquente, l'espace devient le champ éloquent d'une action visuelle, un espace de l'articulation entre conceptions du monde et relations esthétiques.

Allocaire-chercheur depuis 2006 à L'ESAV (Toulouse 2-Le Mirail), Céline Schmitt réalise sur une thèse sur « La scénographie ou le regard en marche. Entre représentations de l'espace et espaces de la représentation », sous la direction de Guy Chapouillié.

Scénographe et metteur en scène de performances de poésie d'action avec Serge Pey pour le Marathon des Mots à Toulouse en 2006, scénographe et dramaturge avec la compagnie Omproduct pour le spectacle « Matière d'être(s) » à Paris, elle est aussi assistante à la mise en scène et la scénographie de Jean-Pierre Laroche, pour le spectacle « Bafouilles, tu vois bien qu'on ne peut rien raconter » depuis 2007.

10h30 Pause

Ancrages

11h00 – Jean-François Richer, Université de Calgary, « Au loin, parfois, un chien hurlait : notes pour une sono-topographie du texte romanesque »

L'économie sonore du roman fait retentir le politique, l'économique, le militaire, l'urbanité, la ruralité, le naturel et le spirituel : la topographie romanesque chahute, tinte et résonne autant qu'elle se montre. Nos analyses, tirées du corpus romanesque français du XIX^e siècle — notamment des romans de Balzac, de Flaubert et de Zola —, s'attachent à démontrer que le sonographique est consubstantiel au spatiographique, que « l'acoustique » romanesque complète le procès descriptif, parfois même le remplace, que les sons animent l'espace du roman, le télescopent, le compressent, qu'ils resituent dans leur complexité les lieux du roman — mis à plat par la linéarité du discours narratif —, dans leur rapport de contiguïté et de différence, qu'ils fabriquent leur effet matriciel sur les personnages, qu'ils textualisent, en d'autres mots, du spatiographique autrement invisible. En cela, le sonographique participe bien, selon nous, de la « manière dont la spatialisation conditionne la généricité du texte », et du texte romanesque en particulier.

Docteur en littérature française des universités de Paris 8 et de Montréal, ancien pensionnaire scientifique de l'École Normale Supérieure de Lyon, Jean-François Richer a été pendant deux ans Visiting Professor au Collège Loyola de Baltimore avant de se joindre, en juillet 2007, au département de Français, d'Italien et d'Espagnol de l'Université de Calgary où il est aujourd'hui professeur adjoint. Ses travaux portent sur les représentations de l'architecture domestique dans le texte romanesque du XIX^e siècle, et notamment sur la notion de « maison » pensée en tant que matrice narrative. Il anime à Calgary un séminaire multidisciplinaire intitulé « Poétique de la maison dans le roman français du XIX^e siècle ».

Un livre intitulé *Les Boudoirs dans l'œuvre d'Honoré de Balzac. Qui vit sans boudoir n'est pas digne de vivre* est à paraître.

11h30 – Nathalie Solomon, Université de Perpignan, « Le rôle structurant de l'espace chez Balzac : circulation, opposition, dissémination »

La géographie parisienne, la circulation entre Paris et la province, le rapport d'identité qui va jusqu'à la ressemblance entre certains personnages et certains lieux, les relations entre la composition des récits et le mouvement des personnages, la mobilité comme argument narratif essentiel des récits, contribuent à faire de la topographie balzacienne un espace organisé symboliquement. La composition et le ressort des récits balzaciens peuvent en effet facilement être décrits en fonction de cette circulation d'un lieu à l'autre.

Il y a souvent un rapport d'identité entre un lieu et un personnage, au point que les événements du récit et son fonctionnement varient en fonction de la distance qui les sépare. C'est particulièrement frappant dans le cas des personnages féminins, littéralement identifiés à un lieu (*La Duchesse de Langeais, Le Lys dans la vallée, Béatrix, La Cousine Bette*). Château, boudoir, salon, chambre, le lieu féminin est lié aux quêtes sentimentales et sexuelles, et identifie fortement la femme au décor dans lequel elle évolue. Ce sont les hommes qui circulent d'un lieu à l'autre, et leur présence topographique marque l'avènement de tel ou tel pouvoir féminin.

La question du pouvoir est du reste essentielle : se dessine une géographie à la fois symbolique et empirique de l'affrontement, permettant au passage de s'arrêter sur la question du public et du privé, de l'intérieur et de l'extérieur, des lieux réels et des lieux imaginaires.

Maître de conférences à l'Université de Perpignan, Nathalie Solomon est dix-neuviémiste, spécialiste de Balzac et des dysfonctionnements du récit. Elle travaille actuellement sur les voyages des écrivains du XIX^e siècle, leur aspect fantasmatique et leur rapport au modèle proposé par Chateaubriand. Elle travaille aussi sur le rapport entre potin et littérature, sur la thématique de l'impasse.

12h00 – Isabelle Daunais, Université McGill, « L'étendue romanesque »

On peut se demander si le roman repose – sinon par définition, du moins dans sa pratique – sur l'existence d'un certain type d'espace qui lui serait propre et constituerait un aspect de sa *matière*. On sait que Bakhtine voyait dans le genre romanesque une « zone de contact avec le présent » (*Esthétique et théorie du roman*) qu'il considérait aussi être une « zone de danger », cette zone permettant au lecteur de « s'introduire » dans le roman (dont le temps n'est pas différent de celui de sa propre vie, contrairement au temps de l'épopée, à la fois lointain et distinct de l'ici-maintenant) et donc de s'y confondre. Cette confusion des temps, à partir de laquelle Bakhtine distinguait le roman du genre épique et se prononçait sur les conditions de sa naissance, a-t-elle son équivalent sur le plan de l'espace? Il ne s'agit pas, par cette question, de se demander si l'espace du roman est le même que celui du lecteur, mais de se demander si une certaine représentation ou une certaine conception de l'espace étaient nécessaires à la naissance du roman – ou, inversement, si la naissance du roman a forgé une nouvelle vision de l'espace, s'il a permis de l'éprouver et de le mesurer d'une façon qui lui serait spécifique.

Isabelle Daunais est professeur au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill. Spécialiste du roman français du dix-neuvième siècle et de l'esthétique romanesque, elle a notamment publié : *Les Grandes disparitions. Essai sur la mémoire du roman* (Presses universitaires de Vincennes, 2008), *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions* (Presses de l'Université de Montréal et Presses universitaires de Vincennes, 2002) ; *L'art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient* (Presses universitaires de Vincennes, 1996) et *Flaubert ou la scénographie romanesque* (Nizet, 1993). Elle dirige actuellement un groupe de recherche portant sur les textes (essais, préfaces, entretiens, conférences) que les romanciers français du 20^e siècle ont écrits sur la pensée et la pratique du roman: le groupe TSAR («Travaux sur les arts du roman»).

14h30 – Jean-Pierre Vidal, Université du Québec à Chicoutimi, « Topologies structurales : quand le personnage émerge du décor pour mieux s’y résorber (Gustave Flaubert, Claude Simon) »

Dès la *Théogonie* d’Hésiode où les Muses sont montrées émergeant du paysage dans un mouvement qui inverse la logique de tous les mythes d’autochtonie, dès *l’Odyssée* où la spatialisation des puissances et des dangers obéit à une véritable combinatoire, l’espace est pensé comme un sas et une schize : le lieu où se rejoue un engendrement. L’espace littéraire est d’entrée de jeu une scène, une fenêtre, un étal. Plus tard le Nouveau roman jouera constamment de l’obsession arpenteuse et de la mise en abyme plus ou moins généralisée pour mettre en scène le texte dans son advenue et son devenir.

Il s’agira de questionner deux moments de cette spatialisation du texte telle qu’on peut la percevoir dans le *Salammbô* (1862) de Flaubert et *Le Palace* (1962) de Claude Simon. À exactement cent ans de distance, des stratégies textuelles comparables donnent une importance scripturale prépondérante à l’architecture : escaliers, remparts, statues scandent chez Flaubert l’évolution de la diégèse en offrant aux personnages un piédestal légal dans lequel, d’abord sortis des murs, ils se résorbent, tandis que Simon, par la description sans cesse reprise du palace barcelonnais qui servit de quartier général aux républicains espagnols explore au contraire canalisations et sanitaires dans une vision excrémentielle et tellurique de l’histoire et de ses transhumances.

Sémioticien, fondateur de la revue *Protée*, Jean-Pierre Vidal est professeur émérite de l’Université du Québec à Chicoutimi où il a enseigné depuis sa fondation en 1969. Il a aussi été chercheur et professeur accrédité au doctorat en sémiologie de l’Université du Québec à Montréal Outre de nombreux articles dans des revues universitaires québécoises et françaises, il a publié deux livres sur Robbe-Grillet, un recueil de nouvelles (*Histoires cruelles et lamentables*) et plus récemment, un essai dans la collection « Spirale » des éditions Trait d’union : *Le labyrinthe aboli ; de quelques Minotaures contemporains*. Jean-Pierre Vidal collabore à diverses revues culturelles et artistiques (*Spirale, Tangence, XYZ, Esse, Etc., Ciel Variable*). Il vient de terminer un recueil d’aphorismes et un recueil de nouvelles. Il agit actuellement comme Conseiller scientifique auprès du Fonds Québécois de Recherche sur la Société et la Culture (F.Q.R.S.C.)

15h00 – Daniel Laforest, Université d’Alberta, « La banlieue romanesque »

Le mot banlieue désigne une réalité dont la nature spatiale tend à éclipser le caractère historique. On croit la banlieue *artificielle*. Il y a déjà dans cette idée reçue une raison suffisante afin de poser le problème selon la perspective de ce colloque. Non pas qu’est-ce qu’un roman de la banlieue, mais plutôt qu’est-ce que la banlieue *fait* au roman, à sa forme, à sa genericité, à son pouvoir de représentation et de spatialisation? Quelle est l’influence d’un habitat qu’on croirait sans histoire sur un art de l’histoire dont on cherche encore les liens avec l’habitat? Ce questionnement nous oblige à un déplacement notable en regard du roman lui-même. Un ancrage fort des théories et des histoires du roman se trouve en effet dans l’alliance souvent commentées entre l’art des grands réalistes modernes et l’espace urbain. Mais il est clair que la ville a complètement changé, qui offrait une large part de sa structure aux conceptions séminales du premier réalisme littéraire. Investiguer la banlieue romanesque revient donc à poser l’apparition de la périphérie urbaine comme un moment transformateur dans cette idée d’un réalisme avec laquelle la genericité du roman est plus qu’étroitement associée. Cela revient aussi à « lire » le développement de cette périphérie — l’histoire évasive de la banlieue — comme le développement conséquent d’un rapport romanesque à la spatialité encore peu exploré.

Daniel Laforest est professeur adjoint de Français au département de Modern Languages and Cultural Studies de l’Université d’Alberta. Il a précédemment mené une recherche postdoctorale, en tant que Fulbright Fellow, au Center for Cultural Studies de l’University of California Santa Cruz. Ses recherches portent principalement sur la littérature québécoise contemporaine en lien avec les espaces urbains périphériques ou les espaces ruraux. Il s’intéresse aussi à l’histoire du réalisme littéraire et à sa redéfinition contemporaine à la croisée des médias et des nouvelles formes d’habitabilité. Son livre, à paraître fin 2009, s’intitule *L’archipel de Caïn* et porte sur la poétique du cinéaste et écrivain québécois Pierre Perrault.

15h30 Pause

Divergences

16h00 – Sylvain Brehm, Université du Québec à Montréal, « Perdre le Nord: la représentation de l’espace montréalais dans les romans d’auteurs haïtieno-québécois »

À partir des années quatre-vingt et, plus encore lors de la décennie suivante, l’espace montréalais devient l’objet d’un intérêt conjoint de la part des écrivains québécois et immigrants qui (re)découvrent leur métropole et tentent de se l’approprier. À cet égard, Montréal constitue un lieu unique au Québec où se manifeste une tension permanente entre conservation et renouvellement, tradition et traduction. Bien que pluricentenaire, cette métropole apparaît encore comme un espace labile, où l’hétérogénéité sociale, culturelle et linguistique contribue, notamment, à la reconfiguration de l’identité de la ville et à l’indétermination des repères spatiaux.

Dans ce contexte, *Une femme muette* (G. Étienne), *Comment faire l’amour avec un nègre sans se fatiguer?* (D. Laferrière) et *Passages* (E. Ollivier), trois romans d’auteurs québécois d’origine haïtienne, participent de manière singulière et significative à la redéfinition de l’espace montréalais. Ces textes offrent, en effet, une image paradoxale, plurivoque et, à certains égards, surprenante de la métropole québécoise. Ma communication visera, précisément, à mettre au jour le rapport ludique et subversif que les romanciers entretiennent avec les représentations habituelles de Montréal et la manière dont ils élaborent un nouveau rapport à la métropole québécoise.

Professeur de français au département de Français et de Lettres du Collège Ahuntsic, Sylvain Brehm a soutenu au printemps 2008 une thèse intitulée « Les lieux communs de l’imaginaire : le rôle de la lecture dans l’élaboration et l’appropriation d’un imaginaire partagé ». Cette recherche s’inscrit dans une réflexion commencée depuis plusieurs années et consacrée aux spécificités et aux enjeux de la lecture littéraire, ainsi qu’aux liens entre l’acte de lecture et l’imaginaire.

Il a publié plusieurs articles et comptes-rendus dans des revues québécoises et internationales. Le plus récent, intitulé « La formation de l’imaginaire et son rôle dans la lecture », est paru dans *Nouvelles Francographies* en septembre 2007.

16h30 – Pierre Yana, Université Lille 1, « L'espace vide »

L'œuvre romanesque d'Alain Fleischer est un archipel. Il n'y a pas un lieu, mais cent lieux, divers, surprenants. De la crypte de Ferentillo où reposent les momies de *Mummy*, *Mummies*, jusqu'au vieux cimetière juif de Venise, de *La nuit sans Stella* ou *L'Ascenseur*, les bornes sont posées, les îlots disposés. L'archipel est l'Europe, quand bien même elle prendrait le visage de la forêt amazonienne, où se réfugient les derniers des européens (*Les Ambitions désavouées*). Londres, Prague, Buenos Aires, Morez, la Hongrie de *La Hache et le violon* ou des *Trapézistes et le rat*, l'Europe réelle et rêvée est convoquée comme un espace spatio-temporel à explorer sans cesse. C'est dire que le dispositif fictionnel sera celui de l'exil, de la fuite, de l'errance, de la perte. *La traversée de l'Europe par les forêts* en illustre parfaitement le trait. Au-delà même des héros, ou du voyage, cette fuite est une reconquête mnémorique d'un espace perdu, l'Europe d'avant la Shoah, une Europe vide de sens, vide d'êtres. Et pourtant, le récit vient peu à peu remplir l'absence, occuper le vide. La nomination des morts, la reconquête des leurs vies, de leurs visages, devient l'enjeu d'une énonciation haletante. Ecrire, produire du verbe, c'est véritablement faire émerger, à la place de l'archipel, un continent disparu, sans mélancolie, dans le seul enjeu de la fabrication de l'art. L'Europe, c'est le roman, c'est l'œuvre. Voilà pourquoi, peut-être, Philippe Sollers considère Alain Fleischer comme « le seul grand écrivain français européen ».

Maître de Conférences en Littérature Moderne et Contemporaine Université de Lille 1 et IEP de Lille.
Publications sur Maurice Blanchot (*Le mal obscur*), Pierre Drieu La Rochelle (*Le traître*), Marguerite Duras, Roger Vailland, Georges Bataille, André Malraux, Alain Fleischer. Ouvrage en cours de rédaction sur l'œuvre narrative d'Alain Fleischer.

17h00 Synthèse et discussion